

Revue M juillet-août 1986
Vincent Labeyrie Le temps et l'homme moderne
Professeur a l'université de Pau et des pays de l'Adour,
Directeur de l'UA 340 CNRS.

L'extraordinaire accélération de la vitesse d'intervention de l'homme, due en particulier à la multiplication par 10^9 de la vitesse de transmission et de traitement de l'information, est présentée comme l'annonce de la civilisation du temps libre, comme l'aube de la civilisation des loisirs. Mais cette accélération concerne aussi les vecteurs des agents de destruction massive. Le point de non-retour élimine tout temps de réflexion et de contrôle des informations. Les docteurs Follamour peuvent rendre inopérants les téléphones rouges. La puissance des armes ne conduit pas seule à l'holocauste, c'est aussi l'accélération des vecteurs. L'immédiateté des effets impose le désarmement.

Avec l'accélération de l'information, les flashes se relaient sur les écrans des téléviseurs, leur impact est immédiat sur l'opinion; les démentis n'apparaissent qu'exceptionnellement, car ils concernent hier, et hier doit faire place à la nouveauté. Un attentat contre une discothèque de Berlin a servi de prétexte au bombardement sans préavis de la Libye ; jamais les téléspectateurs n'ont retenu, —quand ils l'ont su —, qu'il n'y avait aucune preuve de complicité libyenne. Leurs écrans avaient déjà fourni bien d'autres flashes. L'affaire était devenue obsolète. Dans ce monde de l'éphémère, toutes les provocations sont possibles à qui détient l'information de masse.

Serait-il possible aujourd'hui de démasquer Goering comme commanditaire de l'incendie du Reichstag ? Qui s'intéresserait encore à une telle histoire au bout d'un mois ou même de 8 jours? Combien d'images auraient depuis impressionné l'esprit du téléspectateur ? Même lorsque l'on revient à des images plus sereines, force est de constater que l'accélération du temps contribue à l'aliénation de l'homme directement et indirectement.

Etre libre signifie pouvoir choisir, or le choix exige la connaissance, mais la connaissance n'est jamais immédiate, elle demande le temps de la réflexion. Quand le temps fuit plus vite, c'est le temps de réflexion qui se réduit comme peau de chagrin. Avec l'accélération du développement des connaissances, le savoir technologique devient de plus en plus rapidement obsolète. La machine à raccourcir le temps marginalise les attardés. Privés ainsi de tout choix, la société les exclut. L'homme, outil de production, est mis à la casse comme une machine au rebut ; marchandise lui-même, il subit le sort de toute marchandise dans une société de course au profit, où le gaspillage est roi.

L'accélération des cadences de travail, imposées par la rentabilisation prioritaire des outils de production, ou, ce qui revient au même, la multiplication des actes et des décisions par unité de temps, use l'homme. Sa restauration nerveuse exige plus de temps, elle prolonge son aliénation hors de son temps de travail. Elle le rend inapte à utiliser son temps libre pour élever son niveau culturel. La qualité de ses loisirs s'appauvrit. L'image plus directement assimilable remplace la lecture. La ségrégation sociale s'approfondit en fonction de l'usure imposée par le rythme de travail.

Épuisé nerveusement, tout choix lui devient difficile; l'homme devient le jouet des circonstances. «L'avenir est aux fonceurs» est le slogan à la mode. Or si dans la course au temps, la préséance revient à celui qui occupe le premier le terrain, l'augmentation colossale de l'impact des activités humaines conduit à des effets qui s'étalent dans le temps et dans l'espace. Ainsi, même dans ses activités pacifiques, l'humanité est menacée par les fonceurs, et seuls, peuvent assurer sa pérennité ceux qui prennent le temps de la réflexion. Il faut voir loin pour agir court, car même si les œuvres de l'humanité sont de plus en plus rapidement obsolètes, leur impact sur la Nature est devenu tel, qu'il faut prévoir obligatoirement ses effets à long terme.

Traditionnellement, l'intellectuel, à l'image de Monsieur Bergeret, s'isolait dans sa tour d'ivoire pour réfléchir à l'abri des agitations de la rue. Les moyens de traitement dont il dispose aujourd'hui sont présentés comme une libération, lui permettant de consacrer plus de temps à ses opérations spéculatives. Rien n'est plus faux que cette image. Dans un congrès pour la liberté intellectuelle, organisé en 1953 à Hambourg, après les émeutes de Berlin-Est, en pleine guerre froide, par le gouvernement américain pour lutter contre le communisme, le physicien anglais E.N. da C. Andrade fit une déclaration prémonitoire, décrivant ce que tout chercheur universitaire subit aujourd'hui. C'est pourquoi je la cite textuellement :

«Quand j'étais jeune, ils (les comités, les rapports, la correspondance) prenaient 5 % de mon temps de physicien ; maintenant je vous laisse dire, messieurs, si c'est 80 %, 85 %, 90 % ou 95 %, ou quelque chose d'approchant.»

«Sans loisir, personne n'a jamais fait de recherche, et quand on demandait à Isaac Newton comment il avait fait ses découvertes, il disait: «en y pensant tout le temps». Comme nous ne sommes pas tous des Newton, je pense que moins nous sommes Newton, plus nous avons besoin de loisirs. Et c'est une chose que l'on nous refuse aujourd'hui; mais c'est une chose sans laquelle tout discours sur la liberté est inutile. Je ne devrais pas appeler cela liberté, car les gens ne peuvent définir la liberté, mais ils peuvent définir le loisir. Le loisir est le temps où vous êtes laissés seuls pour penser. Je pense qu'aujourd'hui un homme de 40

ans ne peut pas consacrer plus d'une heure par jour à penser à sa recherche.»

Quand j'entends Henri Lefebvre, je me demande si seuls les retraités ont cette liberté aujourd'hui, et, paraphrasant da Andrade, je me dis que moins nous sommes Henri Lefebvre, plus nous risquons d'être définitivement aliénés quand cette heure viendra ! J'ajouterai deux réflexions.

La première concerne la stérilité des grandes entreprises. Aux USA, l'analyse des sources d'innovation a montré la stérilité des entreprises géantes. En effet, leur taille est telle que l'information ne peut plus y pénétrer : la quantité d'information interne exigée par leur gigantisme est si élevée que toute pénétration de nouvelle information extérieure est devenue impossible. Un tel phénomène se retrouve dans la vie des comités destinés à piloter la recherche. Pour orienter le mieux possible la recherche, on fait appel aux chercheurs qui ont montré leur efficacité. Ils participent ainsi à de nombreux comités. Les rapports (lecture, rédaction...) prennent presque tout leur temps, comme j'ai pu le constater maintes fois. Ils n'ont plus le loisir de lire les publications scientifiques, y compris les revues fondamentales comme *Science* ou *Nature* : c'est ainsi qu'ils perdent le contact avec la recherche. Stérilisés, ils tournent en rond. La connaissance évoluant vite, même s'ils démissionnent, leur retard est tel qu'ils ne peuvent plus se réintégrer dans la recherche. Et pourtant, chaque fois que, pour éviter ce gaspillage intellectuel, il est fait appel pour gérer la recherche à d'autres que des chercheurs le résultat est catastrophique.

Enfin, sur un plan plus général, puisque nos actions ont des résultats qui deviennent rapidement obsolètes, puisque les superstructures doivent être de plus en plus rapidement réajustées en fonction de l'évolution des connaissances, des forces de production et des comportements, est-il possible de soulever l'enthousiasme pour des objectifs provisoires ? Toutes les grandes transformations sociales n'ont-elles pas été obtenues parce que leurs acteurs croyaient en la pérennité de leurs objectifs ? Lors de mes 20 ans, avec mes camarades, nous affrontions la mort en chantant : « nous chasserons la guerre, la misère... pour toujours, pour toujours ».

Aujourd'hui nous devons apprendre à nous sacrifier, en sachant que ce qui est nécessaire ne sera jamais suffisant, que quelle que soit sa nécessité, toute solution voit avec le temps, se développer ses propres contradictions. Comment éviter de voir apparaître ici un phénomène de stagnation et par conséquent de dégénérescence de toute société.